

Relation et parole / René Habachi. — Extrait de :
Annales de philosophie et des sciences humaines.
— N° 3 (1989), pp. 16-31.

I. Parole.

PER L1044 / FP257818P

II – RELATION ET PAROLE

René HABACHI

1. LE REFUS DE L'HETERONOMIE

L'assurance sied mal au philosophe. Conscient qu'il est que sa parole est partielle quand elle n'est pas partielle, tributaire du temps dont elle relève, incomplète par les deux bouts: celui du passé qu'elle ne peut ramener à la surface, et celui du futur qui échappe à sa prise, il se sait marqué du sceau de l'éphémère. Une incertitude consume intérieurement tout discours philosophique. Ne se permettrait un ton définitif et catégorique qu'un philosophe se prenant pour Dieu. Mais alors, mériterait-il encore d'être écouté? ... Précisément, Dieu, s'il est, serait seul à posséder la parole totale, rassemblant dans son étroite toutes les durées. Etant l'alpha et l'oméga, il verrait se déployer dans le temps toutes les lettres de l'alphabet parfaitement situées et éclairées par le commencement et par la fin. Il connaîtrait leur tremblement et le combat confus de nos libertés, mais il en apprécierait les raisons à la lumière de la totalité qu'il est. Il saurait la passion de l'histoire et peut-être se prendrait-il pour elle de compassion. Mais Dieu, s'il est, pourquoi parlerait-il? Enveloppé de sa perfection, pourquoi en sortirait-il par la parole, et à qui d'ailleurs pourrait-il s'adresser? Les philosophies qui traitent de la transcendance radicale de Dieu et de son immarcescible béatitude ont-elles jamais songé à son effroyable isolement, et à ce silence qui ne serait pas plénitude de la parole mais absence et vanité de toute parole? Comment n'être pas indifférent, alors, à ce Dieu muet et étranger?

C'est pour l'avoir ainsi conçu que l'Humanité a préféré, elle aussi, se clore sur elle-même en lui signifiant son congé. Dieu serait mort de son inutilité et de son stérile silence. Pourquoi garder devant sa porte cet encombrant cadavre? Et voici l'homme enfin seul!

Mais si la lampe du soir était l'unique confidente du philosophe, sa tristesse confinerait au désespoir. La solitude de l'homme dans un univers qui n'est qu'une prison, dont les murs ne cessent de s'écarter jusqu'au-delà des galaxies que pour le laisser plus seul et plus perdu, le pousserait aux portes de la

démence. Que sa parole n'éveille aucun écho, ni au-dehors dans ces espaces infinis qui effrayaient Pascal, ni au-dedans en cette intériorité ouverte comme un abîme au fond de lui-même: c'est cependant cette issue sans issue que choisit une autonomie humaine qui se voudrait repliée sur elle-même, refusant toute relation avec plus qu'elle.

Reconnaissons ici le dilemme qui a traversé notre siècle depuis Feuerbach, Marx et Nietzsche. Ou Dieu ou l'homme. Si Dieu est tout, l'homme n'est rien. Si Dieu n'est rien, l'homme est tout. Comment ne pas opter pour l'homme? Il faut donc refuser toute hétéronomie pour faire de l'homme le plafond de lui-même et de l'univers. Seul, éperdument seul, reconnu et nommé par personne, de crainte que de s'entendre nommé par quelqu'un soit déjà une servitude et une dépendance.

«Patience, encore un peu de temps et tout ira plus mal», dit un personnage de G. Marcel. Mais l'autonomie répond que rien n'est plus mal, que tout va aussi bien comme cela, et que le philosophe doit avoir le courage de la vérité. Cette vérité ne supporte pas les stratégies de fuite. Or, elle en est une, cette projection frauduleuse d'un Dieu consolateur à partir de notre solitude.

Je ne sais si le visage fermé du monde d'aujourd'hui ne dresse pas le bilan de cette autonomie, et si la volonté de s'auto-gérer dans une parfaite dépendance de soi-même ne dispose pas au suicide. Après tout, n'est-ce pas la raison la plus logique du suicide? « Je suis seul maître de ma vie, pourquoi ne pas m'en débarrasser si elle me coûte? Je la prends de vitesse, la supprimant avant qu'elle ne me supprime, avec l'avantage de jouir de mon autonomie». Retournée contre autrui, cette idolâtrie se renverse en terrorisme. N'est-ce pas ce raisonnement – à peine formulé, bien sûr – qui travaille l'inconscient de notre siècle? L'autodestruction apparaîtrait comme une délivrance. Que d'adolescents n'échappent à leur esseulement que par le suicide. Et là solitude peuplée du monde n'est que le multiple de celle des individus. Le Monde, pris comme un tout, est seul. Patience, encore un peu de temps, et tout ira plus mal. N'en viendra-t-on pas, un jour, à préférer le non-être à l'être?

* * *

2. DE LA RELATION A LA PAROLE

Cette autonomie asphyxiée par elle-même, tout notre itinéraire précédent en a pris le contrepied. L'étoffe de l'univers n'opte pas pour la solitude.

Partir de la science, comme nous l'avons fait, n'était pas pour lui reconnaître une irréfutable certitude. On sait que la science fluctue et peut se contredire. Mais n'est-il pas intéressant, tout de même, qu'au niveau de la matière Einstein reconnaisse que les corps chimiques prennent en partie leur réalité de leurs rela-

tions mutuelles, leurs propriétés distinctives ne se manifestant qu'en situation les unes par rapport aux autres? Sur ce rapport repose la Théorie de la Relativité. Si bien que Bachelard en vient à affirmer: «Au commencement est la relation».

Pour la même raison, au niveau de la vie cette fois, les savants de tout bord, aussi bien T. de Chardin que Fr. Jacob mettent au centre de leur conception le fait de l'organisation. Organiser, c'est unifier le divers. De là la loi de «complexité» admise par les évolutionnistes aujourd'hui, et que Teilhard préférerait nommer «loi de complexification», pour dire qu'un organisme résulte non seulement d'un arrangement d'éléments multiples, et donc de leurs relations mutuelles, mais aussi de leur convergence sur un même centre. Cette «centration» est un tissu de relations au second degré. Le défi lancé par la vie aux greffes d'organes, et spécialement d'organes intéressés aux centres vitaux, est précisément de s'insérer dans les circuits complexifiés de l'organisme, dans ces relations de relations hors desquelles se déclare le phénomène de rejet. N'est-ce pas à dire qu'au niveau de la vie également «au commencement est la relation»?

Si l'on en vient au niveau du psychisme, individuel ou social, on sait bien qu'une dépression résulte de la pression excessive d'une fonction sur les autres ou d'une carence d'équilibre entre les fonctions, offrant un terrain meuble aux agressions immanquables du dehors. La pathologie sociale ne fait que dramatiser visiblement, en un plus large milieu, l'inadaptation de l'individu à son environnement, ou de l'environnement aux besoins de l'individu. Peu m'importe qu'une science plus savante que la mienne apporte mille retouches à mes analyses, l'essentiel pour moi est que le psychisme nous redise à son niveau ce que nous savions déjà: que la relation gouverne notre équilibre, si bien d'ailleurs qu'il apparaît difficile de considérer séparément l'individuel et le social. Qu'appelle-t-on pathologie de l'inconscient sinon cette intrusion précoce, dans la première enfance, du social dans l'individuel, ou cette agression plus tardive, chez l'adulte, d'un milieu contre lequel lui-même en arrivera à se retourner en agresseur. Le psychisme en tout cas témoigne à son tour: «au commencement est la relation».

Mais voici soudain le grand tournant. Avec la conscience réfléchie qui signale l'apparition de l'homme, tout cet échafaudage de relations s'intériorise. La relation a passé du dehors au-dedans. Le carrefour humain vers quoi convergent toutes les relations immanentes à la matière, à la vie et au psychisme, c.à.d. tout l'espace-temps du cosmos, implose en intériorité. Il débouche sur un univers non-spatial et non-temporel attesté par la réflexion de la conscience sur elle-même. Un homme qui dit: «J'existe, je suis», comme témoin intérieur de sa propre conscience, devient par là-même relais relationnel. L'homme est habité par un espace du dedans, une distance sans distance, une intimité inviolable qui constitue, précisément, le foyer de la dignité humaine et de la relation. Le bourreau qui s'acharne sur sa victime, pour lui faire avouer son secret, ne

s'exaspère à la torturer que pour se saisir de cette intériorité qui lui résiste et demeure hors de sa portée. Il voudrait tirer au-dehors cette intimité métaphysique pour l'étaler sur ce corps outragé. Mais le supplicié, pantelant, abandonne sa dépouille. Il échappe en quelque manière par le dedans en emportant avec lui son secret.

Et je dis qu'il échappe par le dedans, parce que le seul fait de sa résistance prouve que son immortalité était déjà inscrite dans son intimité. Il n'est pas immortel à partir de sa mort; il l'est du fait de sa conscience réfléchie depuis qu'il existe. Nous n'avons pas à devenir immortels, nous le sommes déjà, notre immortalité est la sœur jumelle de notre vie, traduisant dans l'invisible ce que nous exprimons dans le visible. L'immortalité, c'est la tapisserie dont nous ne voyons, ici-bas, que l'envers.

L'homme est évidemment physique et métaphysique à la fois, et inséparablement. Toutes les relations du cosmos aboutissent à cette relation de moi-même à moi-même qui fait la conscience réfléchie: où je me contrôle, je suis vigilant auprès de moi-même, je suis remis à la garde de moi. Tout cela, la philosophie peut le dire indépendamment de toute révélation. Mais il est intéressant tout de même de noter que, selon les textes de la Genèse, Dieu intervient personnellement dans le surgissement de l'homme. En effet, si d'abord il crée le ciel et la terre, voici qu'il prend du limon, imbibé peut-être de germes de vie, pour lui insuffler directement son propre souffle. Comme si, dans cet univers nouveau de l'intériorité humaine, il était encore plus impliqué que dans tout le reste, comme s'il indiquait par là la voie qui mettrait l'homme sur sa piste et donc, par le souffle, par le dedans, et pas par le dehors. Pas en négligeant le dehors, mais en le tournant vers l'intériorité.

Si j'ai insisté sur ce point, c'est parce que nous sommes là précisément, au berceau de la parole. Tous les chemins convergents, adoptés jusqu'ici, nous y conduisent. Parler n'est pas crier, ni faire des signaux comme l'animal. Parler, c'est être le témoin intérieur d'un état vécu, et s'en distinguer suffisamment pour le joindre à un signe, et manifester ce signe au-dehors avec l'espoir de communiquer avec lui un contenu indivisible. Le cri est du dehors. Le signal est du dehors. Mais le signe a prise sur le dedans. On se fait des signaux du dehors au dehors, mais on se parle par signes du dedans au dedans.

La parole implique d'abord une relation de moi-même à moi-même, pour se tourner vers un autre et éveiller en lui une relation semblable de lui-même à lui-même. Tant que cette dernière relation n'a pas atteint l'évidence en l'autre, il n'a pas encore compris. Il ne dira «j'ai compris» que lorsque cette relation aura atteint en lui sa parfaite mise au point. Au poste récepteur de la parole comme au poste émetteur, il y a donc une distanciation intérieure qui se résoud en parfaite équation. Alors, le courant passe... Mais entre la parole émise et la parole reçue il y a toute une aventure avec ses risques de malentendus. De là la solennité grave de toute «prise de parole». «J'ai peur de la parole que j'ai à dire»

déclare la choéphore d'Eschyle (trad. P. Claudel) (dans *Les Choéphores* de Milhaud/Claudel).

Se parler à soi-même revient alors à parler à un autre. Et c'est pourquoi parole et société sont contemporaines, comme nous l'avons déjà vu. Rien d'étonnant donc qu'un anthropologue comme Francis Jacques ait pu nous dire, lui aussi, parlant du langage humain: «au commencement est la relation».

Toute parole est dialogale. Elle implique l'autre, en nous ou en dehors de nous. En elle est déjà inscrite la présence d'autrui, si bien que c'est la relation qui nourrit nos identités, et à la fois nos différences. La dualité des deux termes est comprise dans l'unité de la relation, comme si celle-ci était enveloppante à l'égard de ses deux pôles. Pour moi, tout de même, G. Marcel va plus profond que Fr. Jacques quand il montre que le «Je» et le «Tu», dans une vraie rencontre, s'aperçoivent que le «Nous» qui les joint leur était antérieur. Ils le découvrent à l'intérieur d'eux-mêmes comme une nappe profonde – que Marcel nomme «le permanent ontologique» – qui reposait en chacun, attendant d'être reconnue. Cette reconnaissance est ainsi une sorte de réminiscence: mais à la différence de Platon, cette réminiscence est instantanée. Pour son instantanéité, elle n'est plus réminiscence mais révélation.

Il y a cinq ans, j'imaginai devoir lire ainsi le «Je me souviens», devise du Québec sur vos plaques minéralogiques. Ces mots ne signifient-ils pas que chacun contient implicitement non seulement toute l'histoire du Québec mais la confuse présence de tous ses concitoyens? Comme un «nous» étiré à travers l'espace et le temps, dont chacun n'est qu'une émergence sur fond de solidarité.

Mais la solidarité dans ce cas appartient tout de même à une durée relative, à un espace délimité. Le «nous» humain, par contre, s'étend à tout représentant de l'espèce humaine. Et je dis «représentant» au sens littéral, parce qu'effectivement chaque homme la représente. Il la re-présente. Il la rend présente à travers lui, relié qu'il est à la totalité par une sève métaphysique grâce à laquelle nous ne sommes jamais seuls. On n'est seul qu'en s'isolant par libre fermeture sur soi, alors qu'en répondant à l'appel de l'humain, on participe à une relation universelle. L'universel humain s'atteint à travers le singulier. A la limite, si l'on admet que le Christ est l'Homme, présent en tout homme rencontré sur la route, c'est qu'il est «l'universel singulier», rassemblant dans ses mains toute la chaîne des générations. Mais ce privilège – et ce fardeau – c'est sa divinité qui l'en investit. En lui, l'humanité est «identifiée» – égale à elle-même – alors qu'en nous elle n'est que «participée» – donc en retrait sur elle-même –. Cette participation suffit d'ailleurs à fonder la réciprocité unanime que nous avons charnellement à vivre et à exaucer. Chaque homme est responsable de l'homme. Et on a bien compris qu'il ne s'agit pas seulement d'une solidarité morale mais d'une participation ontologique à la base de toute solidarité. Tout homme, qu'il le sache ou non, communique à tous les hommes.

3. LA PAROLE, PATRIE DE L'HOMME

Je n'ai fait ce rappel que pour en arriver à la question que voici: Quel est donc l'impact de ce chevauchement de relations sur la parole? Et je répondrai:

Si l'univers est essentiellement relationnel à travers tous ses degrés, et si la relation abonde en l'homme l'insérant ainsi dans le circuit universel, et si la parole est elle-même relationnelle, sonorisant la relation qui, du cosmos, débouche sur la conscience et, à travers celle-ci, branche chaque conscience sur tout le genre humain, c'est qu'alors tout l'univers parle à travers l'homme. L'homme porte à la parole toute l'épaisseur du monde, – telle une chorale unique de milliers et de milliers de voix chantant ensemble la même symphonie.

Mais cette symphonie qui pourrait s'intituler «Symphonie-univers» est loin d'être achevée. Nous ne le savons que trop. Que lui manque-t-il pour le devenir?

Totalisons d'abord les acquis de notre parcours. Toute parole est relationnelle, et dans la mesure où elle l'est, elle est parole de vérité. C'est l'être du monde qui s'exprime à travers elle, ayant fait de l'homme son porte-parole et sa voix. L'univers se dit, et, chaque fois que l'homme n'y fait pas écran, sa diction est vraie. La parole était silencieuse dans la création et n'attendait que l'homme pour être prononcée par quelqu'un. Elle était une présence voilée, impatiente qu'une autre présence se mette à l'écoute pour la dévoiler en se dévoilant elle-même. La symphonie était muette, interrompue seulement de cris et de rumeurs: seul un homme, solidaire de tous les hommes, pouvait la déchiffrer, en lui faisant avouer son secret qui est «relation». Dieu, dans la Genèse, ayant donné de son souffle à l'homme, le charge aussitôt de nommer toute chose, faisant de lui le foyer unique où se conjugue la diversité, comme si la parole était le prolongement naturel de la création. Pas d'autre issue pour la création que celle-ci. La parole est la patrie du monde en même temps qu'elle est la patrie de l'Homme.

Mais alors, à travers l'homme, à travers l'humanité en quête, par sa parole, de relation, c'est l'univers en son ensemble qui apparaît comme l'un des termes d'une relation à la recherche de son autre terme. Cette parole qu'est la création veut savoir à qui elle parle. Ce message d'être qu'elle reçoit des profondeurs du cosmos et qui va s'orchestrant d'étape à étape, et qui abonde en l'intériorité humaine, la création veut le communiquer mais sans savoir si quelqu'un est là pour le recevoir.

De même qu'autrui est la dimension sociale de toute conscience, l'univers pris dans sa totalité porte inscrit dans la parole humaine la présence virtuelle de l'autre. Dire, c'est se dire à... à qui? L'Univers, ramassé dans la parole, se dresse comme la tête de pont d'une relation qui, à partir d'un de ses termes, s'élançait vers l'autre, dont il sait qu'il existe – autrement pourquoi parle-t-il? et pour qui? –, dont toute sa constitution parlante pressent l'existence et dont, cependant, il s'inquiète de ne savoir le nom ni le visage. La parole qu'est l'uni-

vers est comme le corps d'une question qui invoque une réponse. La parole de l'être à travers l'homme est un appel qui tend les bras vers une présence qu'elle n'arrive pas à êtreindre... Et d'ailleurs, s'agit-il d'êtreindre ou de se laisser êtreindre par une parole plus large et enveloppante? (Quand le fils prodigue revint à son père, il n'étreint pas, il se laisse êtreindre. Il est porté et redressé debout par les bras de son père).

* * *

4. LE «LIEU» DE LA PAROLE ET DE LA RELATION

Mais cette présence attendue, appelée, n'a-t-elle pas déjà traversé l'histoire? Ne se hâtait-elle pas depuis toujours à la rencontre de l'homme, avançant en quelque sorte son questionnement? – «Au commencement était le Verbe», dit Saint-Jean. Or le Verbe, c'est la parole. Voici donc la relation tendue, cette fois, à partir de l'autre tête de pont perdue dans l'infini. C'était déjà la réponse à la question qu'est le monde! Si la parole humaine, la parole de l'être, était impuissante à tendre la relation inscrite en elle du fini vers l'infini: du moins l'infini, lui, était capable de jeter le pont vers le fini. La Parole a atterri parmi nous. La Parole a pris chair dans le Verbe Incarné.

«Au commencement est la relation», disent les Sciences de la Nature. «Au commencement est la relation» reprennent les Sciences de l'Homme. «Au commencement était le Verbe», dit le Prologue de Jean. Quoi de plus bouleversant, et de plus exaltant à la fois, que cette rencontre mystérieuse? La réponse avait précédé la question. Voici un Dieu hanté par la parole comme si lui-même était depuis toujours en attente d'un autre terme auquel il puisse se dire. «Et le Verbe était avec Dieu, et le Verbe était Dieu», ajoute Saint-Jean. Mais Dieu ne pouvait se dire en fait que si l'autre s'appêtait à le dire. La liberté qu'il est ne pouvait que solliciter la liberté de l'homme, sans s'imposer à lui. Sa parole, qui est parole de liberté, se devait de demeurer aux écoutes de l'appel conscient et libre de l'homme. Et sans doute, puisque Sa liberté était déjà là, de tout temps, l'homme a-t-il mûri sans le savoir, à son soleil mystérieux. Mais il fallait qu'il devienne conscient de lui-même pour que cette liberté jaillisse de son intériorité consciente, et qu'enfin il fasse signe à Dieu pour comprendre que Dieu lui faisait signe depuis toujours. «Le Verbe était la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde». «Il était dans le monde et le monde fut par lui».

Or, que nous apprend le Verbe Incarné? Que «Dieu est amour», comme le dit encore Jean. Ce qui signifie que Dieu est dialogue, et relation. C'est-à-dire, si l'on veut bien prendre ces mots comme coulant de source, que l'amour n'est pas un attribut de Dieu ou bien l'une de ses fonctions, mais qu'il est constitutif de sa nature. Etre et aimer, en Lui, coïncident. La distinction entre l'être et l'amour, l'homme en fut peut-être l'origine. Alors qu'en Dieu, c'est une même

réalité qu'être et aimer. L'être enveloppe l'amour comme l'amour enveloppe l'être.

Alors, quelle éblouissante lumière sur son mystère! Il est Trinité parce que, pour être conforme à l'amour, il devait trouver l'autre en Lui-même, aussi personnel que Lui-même, et que le lien qui les rassemble ne pouvait qu'être aussi personnel qu'eux-mêmes. Si bien que c'est la relation qui les différencie en trois personnes comme c'est elle qui les unit. «Dieu est relations», voilà ce que nous venons de découvrir huit siècles après le Concile de Latran IV (en 1215) qui définit l'identité entre essence divine et relations. Et voilà le trésor inimaginable que nous cherchions, inconcevable par nous-mêmes, et que cependant la création balbutie en quête de cet autre terme dont elle porte l'effigie.

Dieu est relation du Père au Fils, du Fils au Père, et l'Esprit en procède puisqu'il est la personne de la relation qui les donne l'un à l'autre; aussi éternelle également, puisque la relation est toujours contemporaine des termes qu'elle rassemble. «Une extase d'amour à trois foyers», dit ce merveilleux théologien de la Trinité qu'est M. Zundel. Cette extase est celle de la parole. Comme si Dieu se parlait à lui-même dans la personne du Fils qui est son Verbe. Et de cette parole personnelle, qui va du Père au Fils comme du Fils au Père, procède la personne de l'Esprit. Car l'Esprit est le souffle de cette parole qui les joint. C'est pourquoi c'est ce souffle qui préside à la création de l'homme quand Dieu souffla sur le limon originel, comme c'est ce souffle qui fera parler les Apôtres en toutes langues en cette fête de la parole qu'est la Pentecôte, comme c'est le rejet de ce souffle qui rendit folle la parole dans la Tour de Babel.

Oserais-je ajouter que s'il n'y avait relation en Dieu, il en résulterait une entropie métaphysique? Car l'entropie est la mort de la relation, en notre univers et, toute analogie respectée, en l'univers théologique. C'est pourquoi, me semble-t-il, le Dieu des monothéismes unitaires, et non trinitaires, est un soleil éteint, aussi bien d'ailleurs que le dieu de la philosophie grecque. Dans la mesure où il n'est pas relationnel, comment comprendre son action créatrice et son dialogue avec la création? Ne resterait que le pur décret et son arbitraire: ce qui nous plonge dans les ténèbres et le refus.

Nous voici donc au paradigme de la relation, au fondement primordial qu'impliquaient ces mots si simples, si translucides: «Dieu est amour». Faut-il s'étonner que nous n'ayons atteint ce sommet que pour découvrir que la Parole habitait Dieu de toute éternité, puisque le Verbe était en Dieu avant de venir chez les siens qui ne l'ont pas reconnu?

En Lui-même, Dieu était relation et la Parole se prononçait en Lui, dans l'attente de l'écoute des hommes afin de se faire Verbe Incarné. Autrement dit, la relation qui surabonde en Lui se manifeste en forme de cette autre relation qu'est le Verbe Incarné au moment où la création est assez mûre pour s'offrir comme l'autre terme de la relation. Il fallait une femme parfaitement transpa-

rente à la relation et ne gardant rien pour elle afin de ne pas empêcher la transparence de la Trinité de se manifester dans la transparence d'un homme en qui la relation, sous nos yeux, a pris corps. N'est-ce pas pourquoi déjà, depuis le peuple de la Bible, il se nommait Emmanuel, qui signifie: «Dieu-avec-nous»? Et comme il est le Verbe de Dieu, Dieu entièrement passe à travers Lui. Il est lui-même le pont jeté de l'Infini vers le fini. Pour mieux relier les extrêmes, il les rassemble en lui. C'est pourquoi le Christ est à la fois Dieu et homme : le meilleur exégète de Dieu comme le meilleur exégète de l'homme. Il est la relation faite chair afin que la chair entre en relation avec Dieu. Si cette relation qu'est le Christ nous paraît mystérieuse, c'est par trop de transparence. A cause d'elle, nous butons sur l'incompréhensible de deux natures en une même personne. Comme si une certaine opacité nous était nécessaire pour être saisis par le mystère. Les oiseaux de nuit que nous sommes sont effarouchés par l'excès de la lumière. Or le mystère est du côté du trop d'évidence. Il est dans la texture même de l'être-relationnel, plus transparent que nous le sommes à nous-mêmes. «Le mystère n'est pas l'incompréhensible, dit G. Marcel, c'est ce qu'on n'a jamais fini de comprendre». Mais alors que: «voir Dieu c'est mourir», dit la Bible, alors que: «personne n'a jamais vu le Père», dit Jésus, et alors qu'il ajoute: «si tu n'aimes pas ton frère que tu vois, comment aimerais-tu Dieu que tu ne vois pas», voici que ce Dieu qu'on ne voit pas, on peut du moins l'entendre, parce qu'il est parole. Priorité de la parole manifestatrice de la relation. Cette parole est la relation tendue vers l'homme pour répondre à la question «qu'il est» et pour le diviniser à son tour. C'est elle qui accomplit l'union transformante des Mystiques, cette union qui, loin de les confondre, accroît infiniment leur distinction. «L'union différencie», dit justement Teilhard. Plus elle transforme en Dieu, plus elle érige les mystiques en personnes distinctes et s'accomplissant. La relation est incompatible avec le panthéisme, sous peine, de nouveau, d'une entropie mortelle. Au contraire, si la Révélation nous promet une croissance infinie, au-delà la mort, c'est une croissance à l'intérieur d'une union qui ne cesse d'intensifier les autonomies et les libertés.

Comme il sonnerait juste le cri de Nietzsche: «S'il y avait des dieux, comment accepterais-je de n'être pas un dieu?» Mais pourquoi n'a-t-il pas cru à la vérité de son désir, au lieu de s'arc-bouter sur son autonomie tronquée? C'est dans la relation qu'il aurait découvert et son autonomie et sa divinité. L'homme n'est pas seulement un dieu pour l'homme: il est aussi bien un dieu pour Dieu lui-même.

Tout l'épopée de la création soudainement semble s'éclairer. Si l'univers est relationnel à travers ses degrés échelonnés, de la matière à l'homme, si la relation trouve un relais dans ce foyer de conscience qu'est l'homme, et si l'homme à son tour est relationnel puisque son rapport à autrui s'inscrit déjà dans l'antériorité des interlocuteurs, si, en bref, la relation abonde dans la création, c'est

parce qu'elle surabonde en Dieu-Trinité, – et que l'homme est fait à son image.

* * *

5. PAROLE DE VERITE ET PAROLE D'AMOUR

Mais alors, quelle révolution va subir la parole? Tant qu'elle communiquait l'être, tant que l'homme était branché sur l'être devenu conscient à travers lui, sa parole, transmetteuse d'être, était parole de vérité. Tant que l'homme était fidèle à l'être, il demeurait vrai. Tant qu'il ne l'interceptait pas en lui opposant l'écran du mensonge ou de son égoïsme qui, au lieu de laisser passer l'être, l'asservissait à ses intérêts propres, tant que l'erreur, qui est une écoute hâtive ou distraite de l'être, ne le détournait pas du souffle qui le porte, sa parole était parole de vérité. Là où elle circulait, c'était déjà une ébauche de l'univers. La symphonie-univers pouvait déjà commencer, mais elle n'était pas encore en voie d'achèvement.

Maintenant que la parole jaillit du Dieu-amour, nous comprenons que ce n'est pas seulement d'être qu'il s'agissait, et pas seulement de vérité. L'être et la vérité sont irrigués d'un sang nouveau et les voilà transfigurés comme l'eau changée en vin aux noces de Cana. Seule la parole d'amour est désormais vérité, et seul l'être changé par l'amour. Il ne suffit plus d'être pour demeurer dans la vérité: il faut aimer. On ne connaît vraiment que ce qu'on aime, et le geste, comme la parole doivent assumer l'autre pour le connaître en sa vérité, puisqu'on ne peut avancer dans l'amour qu'en cheminant à pas d'amour.

Toute parole est inachevée si elle se contente de transmettre l'être: elle s'essouffle au-dessous du niveau de sa destination réelle. Née d'un amour, elle doit communiquer l'amour et par là, le susciter en celui qui l'accueille. L'altruisme est au fondement de toute connaissance. N'est-ce pas cela, me semble-t-il, qu'on pourrait appeler une «théologie de la culture», aussi bien dans le champ de la science que dans celui de la création artistique?

* * *

6. UNE THEOLOGIE DE LA CULTURE?

Le chimiste et le physicien, comment se donneraient-ils passionnément à leurs découvertes s'ils oublient les retombées de leur science, puisque ces retombées ne sont que la dimension altruiste de la matière. La matière est pour l'homme, en lui elle trouve sa finalité. La matière n'est pas matérialiste par elle-même, elle garde le visage tourné vers l'esprit. Oppenheimer, ce géant de la science, dans son refus de coopérer à l'atome après l'explosion de l'énergie nucléaire, est plus théologien que bien des théologiens et, en tout cas, plus profondément

physicien que les grands esprits qui illustrent son domaine. Il a gardé à la matière le sens qui est le sien.

De leur côté, le biologiste et le médecin ne surprennent que par traîtrise le secret des cellules et du code génétique s'ils sont complices d'une méconnaissance de ce relais de la relation qu'est l'homme, but de leur ardeur scientifique. Elle n'est pas morale, elle est avant tout scientifique, la déclaration du Professeur J. Testard, dans son livre *L'œuf transparent*: «Je n'irai pas plus loin» (Ed. Flammarion). Il a compris que c'est détourner la vie de sa finalité qui est la conscience humaine, celle d'un sujet irréductible à un objet manipulable, que de porter une main iconoclaste sur l'intégrité de l'œuf humain. S'il propose un moratoire international, c'est qu'il a fait l'expérience du sacré, devant lequel l'homme ne peut que se voiler la face.

Très opportunément, son livre est préfacé par le philosophe Michel Serres. L'agnosticisme de celui-ci ne l'empêcha pas de confier, il y a 3 ans, dans une interview du «Monde»: «Le savant de l'avenir devra être une espèce de saint». Tout incroyant qu'il s'avoue lui-même, sa déclaration atteste la dimension altruiste de la science et sa réalité relationnelle de la cellule. Car il ne s'agit pas d'Éthique, et c'est trop tôt que d'en parler: il s'agit avant tout d'une dimension propre à la nature.

Pour mieux étudier le détail le savant désarticule les ordres de la création: il est physicien, ou bien biologiste, ou bien psychologue, compte tenu des spécialités intersticielles ou, si vous voulez, amphibies, tenant à deux sciences à la fois. Et dans chaque ordre, il sépare et isole: l'atome, la cellule, la conscience... Comment ferait-il autrement? Pour entrer dans le détail il lui faut désarticuler l'ensemble.

Mais ce faisant, il oublie que chaque détail est ordonné à un ensemble, et que les ordres sont eux-mêmes ordonnés à l'homme qui est la tête de cette pyramide. Le scalpel de la science tue cette ordination, mais, du même coup, néglige un coefficient qui affecte l'infiniment petit. Il dénature la nature, et c'est pourquoi les vérités scientifiques seront malgré tout partielles. Pour compenser, on recourt à l'interdisciplinarité, si chère à Gusdorf, qui règle des problèmes de frontières, mais peut-elle restituer au détail cette ordination à l'ensemble, rétablir la dimension oubliée? C'est cependant le rôle de la science. Jusque-là, la morale tente de combler le déficit: mais elle avance sur un terrain qui est avant tout celui du savant. Elle joue la fonction vicariante d'une science relationnelle et ouverte sur l'homme. Mais il appartient à la science de récupérer ses propres dimensions. Les rapports de l'homme et de la nature «ne sont pas de maître à esclave, dit Em. Mounier, mais de fraternité d'origine et de destin: mon frère soleil, ma sœur la lune, disait Saint-François, non point pour réjouir le sentimentalisme de ces demoiselles, mais par l'inspiration d'une profonde métaphysique.» (Feue, la Chrétienté).

A plus forte raison s'il s'agit de la création artistique. Comment l'artiste ou le

romancier s'arrogeraient-ils le droit d'aimer leur œuvre pour elle-même, consommant pour elles leurs énergies jusqu'à la folie, s'ils ne déchiffrent dans son filigrane son impact sur un admirateur éventuel qu'ils ne peuvent vouloir replier égoïstement sur lui-même dans l'opacité de sa jouissance, alors que celui-ci doit demeurer foyer relationnel ouvert sur l'altruisme. En soi, la beauté comme la vérité sont relationnelles.

Qu'on me comprenne bien. Il ne s'agit pas de moraliser ou de soumettre l'art à une idéologie. Surtout pas de culture dirigée! Par définition, celle-ci est de l'anti-culture. Non, il s'agit au contraire d'être assez artiste, comme assez savant, pour comprendre que le réel étant tourné vers l'homme, toute vérité est un message à destination humaine et ne peut que conduire à une croissance d'humanité, comme toute œuvre d'art en elle-même, dans l'immanence de sa beauté, garde une dimension altruiste s'insérant dans la poésie du monde. L'artiste ne peut jeter le spectateur hors de l'état de poésie, pas plus que lui-même ne peut s'en exiler, – et cela lors même que l'œuvre suggérerait le charme trouble des corps qui délirent ou les séductions équivoques qui trament nos vies. Une fois de plus, ce n'est pas affaire d'éthique mais d'esthétique. A l'artiste aucun sujet n'est défendu. Mais lors même qu'il décrit la laideur, lui reste à évoquer la nostalgie d'une beauté absente: c'est l'apophatisme ou la voie négative dans la création artistique, si l'on veut.

Ce n'est donc pas dans l'œuvre achevée, pas plus que dans la formule scientifique que se joue le drame: c'est dans le réel lui-même et dans le regard de l'artiste ou du savant. Il faut pousser l'art et la science plus profond, jusqu'à ce qu'ils avouent leur signification humaine. Ni moins de beauté, ni moins de vérité, mais une beauté libérée de narcissisme et une vérité qui ne porte pas en elle le sceau de sa déchéance.

L'érotisme si débridé de nos jours n'est qu'une forme de ce narcissisme où s'opacifie la dimension relationnelle. Ou oublie que ce n'est pas le sexe qui fait l'amour, mais l'amour qui fait le sexe. Et c'est pourquoi d'ailleurs l'amour peut s'ouvrir d'autres voies que celles de la sexualité. C'est pourquoi, en tout cas, la poésie des corps les plus dénudés ne tient pas à la chimie des glandes mais au mystère des personnes, qui ne s'atteint jamais du dehors. Comment ne pas refuser le viol pour les autres autant que pour soi? Ce mystère de la personne est seul à empêcher la monotonie impersonnelle de l'instinct au bénéfice d'une tendresse toujours renouvelée. Penser différemment, c'est prendre l'effet pour la cause, et faire culbuter la création. Si notre culture s'en prend tellement aux corps aujourd'hui, il faut donc croire que c'est par manque d'amour. L'érotisme est le climat d'un monde déserté par la personne.

Transposée à des problèmes plus larges comme ceux des droits de l'homme, de la propriété ou des affrontements internationaux, la solution est plus compliquée, mais pas plus complexe: il y faut la vérité, mais en même temps plus que la vérité.

Il ne peut plus être question d'une simple justice qui dise ce qui est ou ce qui devrait être. La justice passe toujours au-dessous de la justice. Indispensable, évidemment, comme l'être est indispensable à la vérité, il faudra désormais qu'elle se double d'amour en poussant la relation à autrui jusqu'à la communion et parfois jusqu'à la substitution. Celui qui éprouve la relation en lui, comme greffée dans sa chair plus encore que la sexualité, sait bien que tant que sa vérité et sa justice ne sont pas l'expression d'un amour, il n'est pas quitte avec lui-même parce qu'il n'est pas quitte avec les autres, et il n'est pas quitte avec les autres faute d'être quitte avec lui-même.

Le défi est lancé, face à toute l'histoire, de brandir un cas, un seul cas, où la justice n'a pas laissé les consciences insatisfaites, et déçues, et chargées de rancune. L'amertume empoisonne les accords de famille comme les traités de paix entre Puissances. Le glaive du droit a passé par là, tranchant dans le droit fil de la vérité mais en provoquant des franges de blessures en écharpe... car il ne s'agissait pas de trancher mais, au contraire, de dégager des relations plus profondes qui puissent résorber l'injustice et guérir les fractures du droit. La paix est-elle quelque chose que l'on fait ou quelque chose que l'on donne, comme on donne à ceux qu'on aime le baiser de la paix?

Ce n'est plus par justice que s'établira le dialogue Nord-Sud et la coopération entre pays développés et insuffisamment développés, ni par la peur qu'on pénétrera dans l'ère du désarmement contrôlé... mais par le recours à une relation plus essentielle: celle d'une fraternité ontologique mettant les peuples en communication de base, où la sympathie relationnelle sera plus forte que les différences et la relation amoureuse encore plus profonde que la sympathie. Alors seulement, la «symphonie-univers» dont l'être était la clé s'achèvera en «symphonie de la réconciliation» dont la clé est l'amour.

Il n'est pas question pour moi de jouer les prophètes. Je veux seulement demeurer le philosophe qui voit dans la parole le geste relationnel de l'homme et qui découvre qu'à travers la parole de l'homme se dit une autre parole: celle du Verbe Incarné qui est lui-même parole de la Trinité. Est-il donc si étonnant qu'à une Trinité relationnelle corresponde un homme relationnel, et que le geste de celui-ci répercute à son niveau la relation qui vibre à travers tous les degrés de la création?

Ainsi, de bas en haut, et de haut en bas, la relation est comme le système nerveux de l'univers, sa structure fondamentale. Pas n'importe laquelle: la relation amoureuse, celle qui va jusqu'à la substitution à autrui. C'est pourquoi elle inaugure la fraternité unanime dans l'enthousiasme des transfigurations. Alors il apparaît que l'univers est une parole unique, implicite jusqu'à l'homme, s'explicitant à travers le geste de l'homme, pour dire «oui» à l'autre terme de la relation qui, le premier, a dit «oui».

7. HETERONOMIE OU DIALOGUE

Si l'on me demande pour finir comment se fait-il alors que tant de «non» alourdissent l'histoire, et pourquoi les avalanches de refus accumulés ouvrent devant nous le vertige de l'abîme, je répondrai simplement: «Parce que la relation n'est pas seulement relation d'être: l'être à lui seul ne ferait que camper dans l'être, risquant toujours de se fermer sur lui-même, ou de se désintégrer – alors que la relation amoureuse seule, établit les coopérations créatrices». Quelque part, dans la trame du temps, l'homme a dû préférer l'être à l'amour. Il a voulu s'approprier l'être et s'accaparer la parole de vérité. Mais en refusant la parole d'amour, il a empoisonné l'être à sa source et condamné la vérité à mentir. Il y a perdu le sens de la parole. «Malheureux êtes-vous, docteurs de la Loi, parce que vous avez enlevé la clé de la connaissance», dit Jésus, en Saint-Luc (II, 47-54).

Cette tension interne entre l'être et l'amour, entre l'être, qui est ce qu'il est, et l'amour, qui est plus qu'il n'est, puisque relationnel, cette tension me semble éclairer du dedans le drame de l'autonomie et de l'hétéronomie qui a ouvert ces réflexions.

L'autonomie, qui nourrit l'illusion de s'affirmer indépendante de tout, recouvre une dépendance à l'égard de soi. L'homme ne se rend indépendant de Dieu que pour se rendre dépendant de lui-même, sous le travestissement de la liberté. Il n'échappe à une dépendance à l'égard de l'amour que pour une servitude à l'égard de son être. Or il n'est pire aliénation que cette auto-dépendance, – alors que l'amour annule toute dépendance puisqu'il implique réciprocité.

Echanger le plus-être contre l'être, n'est-ce pas opter pour le moins-être? L'univers retombe alors sur son propre poids dans un narcissisme ontologique repliant la conscience humaine dans une solitude sans espoir. Nietzsche, pour ne prendre que lui, afin d'échapper à la prison de son moi, lance en avant de lui le sur-homme, mais ne fait que se trouver lui-même dans un présent indéfiniment recommencé. Intrépide, il avait prononcé ces mots merveilleux: «J'aime les gens qui ne se conservent pas, ceux qui sombrent; je les aime de tout mon cœur, parce qu'ils vont de l'autre côté». Mais l'autre côté est très semblable à celui-ci. Même héroïque, cette auto-suffisance est donc une asphyxie.

Puisque la conscience humaine est relationnelle, comme elle le prouve en accouchant de la parole, si elle se cadenasse sur elle-même dans un solipsisme hermétique, elle vide alors la parole de tout contenu et rejoint le cri. Elle s'ajoute ainsi aux cris de la vie au-dessous d'elle, empêchant l'homme d'advenir. Ces philosophes de l'autonomie qui en appellent à la joie dionysiaque, à la légèreté et à la danse de la vie, étourdissent l'élan qui monte vers la parole en cris anonymes et sans noms sous l'empire de l'impersonnel, où nul ne reconnaîtra la personne parce que la personne y a égaré son visage. En l'homme de l'autonomie l'évolution se suicide. N'est-ce pas une abdication? Dans cette confrontation inutile de l'autonomie et de l'hétéronomie, de l'homo-centrisme

et du théo-centrisme, la clé de la création s'est perdue. Et faute de se créer l'homme se décrée.

J'ai dit: «cette confrontation inutile», et c'est cela que j'ai voulu montrer dans un livre récent, *Théophanie de la Gratuité* (aux Ed. A Sigier). Inutile cette confrontation, parce qu'elle pose un problème qui ne se pose pas. Si sur le registre de l'être, il y a une dépendance de celui qui reçoit à celui qui donne, cette dépendance s'évanouit sur le registre de l'amour où il n'y a que réciprocité.

Ou plutôt, il ne reste plus qu'une unique dépendance: l'initiative appartient à Dieu. «C'est moi qui vous ai choisis, ce n'est pas vous qui m'avez choisis». Mais n'est-ce pas plutôt aventure de sa part que servitude de la nôtre? Il a foi en l'homme. Il est prêt à courir le risque de sa foi et même à le couvrir au prix de sa personne. Est-ce le lieu d'une humiliation ou celui d'un émerveillement? Il nous tire de notre solitude parce que la solitude est le contraire de l'être, en nous comme en Lui. La seule manière de s'égaliser à Dieu n'est donc pas le refus mais le don. Et l'unique manière de choisir Dieu au lieu de se laisser choisir serait de se donner encore plus que Lui, d'avoir foi en Lui encore plus qu'il n'a foi en l'homme.

Car s'il est une Toute-Puissance en Dieu c'est, en tout et pour tout, celle du don de soi. Il n'en a pas d'autre. N'est-ce pas par là qu'Il est vraiment créateur? Mais le corollaire de cette toute-puissance est une impuissance à se refuser. Et c'est pourquoi la force de Dieu c'est sa faiblesse. L'homme peut en user, en abuser ou lui tourner le dos: le don demeure fidèle à lui-même. N'est-ce pas cela l'expérience de l'amour et le prototype de la relation?

Parce que la liberté humaine a exorbité l'être de l'amour, elle ne peut plus comprendre ce langage et persiste à déchiffrer une dépendance là où ne veut s'établir qu'une communion. Et pourquoi la liberté? Parce que l'amour ne s'impose pas. Parce que le déterminisme nécessaire aurait fait de l'homme un pantin mécanique. C'est en aimant librement que l'aimé se fait égal à l'aimant. En s'ouvrant à un plus-être, l'homme conquiert à la fois sa liberté et sa divinité.

Dirais-je que Dieu ne saurait cultiver le théo-centrisme qu'on lui prête? Il ne se regarde pas, Il se donne. Et s'Il avait à choisir entre théo-centrisme et homo-centrisme, je crois que non sans humour, Il aurait opté pour l'homo-centrisme. Oui, pour l'homo-centrisme, puisque c'est face à un homme se divinisant que Dieu s'atteste vraiment Dieu. «J'ai dit: Vous êtes des dieux» (Saint-Jean, ch. X, verset 34) (Genèse, ch. III, v. 5): comme nous le rapportent l'Évangile aussi bien que l'Ancien Testament.

Il n'y avait donc pas d'hétéronomie. Il n'y a qu'une double autonomie en dialogue, dont la relation est le dynamisme. Je ne sais même pas, au risque de scandaliser certains philosophes, si l'on peut supposer Dieu sans l'Homme, comme aime à l'affirmer une métaphysique du contingent et du nécessaire. Vous connaissez ce raisonnement: un monde contingent suppose un être néces-

saire, qui existerait en soi et par soi, et donc, indépendamment de toute création. Impossible pour moi de comprendre cette question puisqu'elle fait abstraction de mon existence. Vais-je encore me poser un problème qui ne se pose pas? On m'a exclu par hypothèse, comment donc y répondre? Evidemment, ce n'était là qu'un corollaire de l'existence de Dieu. On pense ainsi lui accorder l'a-séité que l'on refuse à l'homme. Mais cette a-séité, Dieu s'en passe éperdument, si l'on peut dire, Lui qui est en ex-stase dans la Trinité – c.à.d. en sortie de soi – et qui est en ex-stase du côté de l'homme, puisque c'est cette extase qui fait la Kénose de la Révélation.

La Théologie nous montre la Révélation de Dieu à l'homme. La Philosophie discute d'un homme en quête de Dieu. Dieu n'est jamais seul, l'homme non plus. Le Verbe, en Dieu, lui est co-éternel, et l'homme dès le début cherche à se nommer en trouvant quelqu'un qui le nomme. Et la parole les joint, qui est sacrement de leur relation. Cette parole est l'Alliance qui noue, dans l'histoire visible, l'histoire de l'homme à celle de Dieu. Même hors du visible, hors de l'histoire, Dieu garde en lui l'image de l'homme faite à son image, comme celui qui aime conserve en lui le visage de l'aimé.

Et le Verbe-Incarné, la relation faite chair, n'est que l'étreinte de la Transcendance et de notre Immanence en une relation-Personne, pour se communiquer le mot-de-passe de la création et du dialogue, qui est: la gratuité du don.

«Toute parole, dit le poète, est une explication de l'amour» (P. Claudel). Quant à lui, le philosophe répondra: «L'être est relationnel, et la parole est son prophète».